

NICOLE RICALES-POURCHOT

Les facéties des
expressions
françaises

VesalBookshop.com

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Ricalens-Pourchot, Nicole

Les facéties des expressions françaises

ISBN 978-2-89579-590-2

1. Français (Langue) - Idiotismes. 2. Français (Langue) - Mots et locutions. I. Titre.

PC2460.R52 2013

448

C2013-942165-3

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013
Bibliothèque et Archives Canada, 2013

Direction éditoriale : Yvon Métras

Mise en pages et couverture : Mardigrafe inc.

© Bayard Canada Livres inc. 2013

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds
du livre du Canada (FLC) pour des activités de développement de notre entreprise.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Bayard Canada Livres inc. remercie le Conseil des Arts du Canada du soutien accordé à son
programme d'édition dans le cadre du Programme des subventions globales aux éditeurs.

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de la SODEC. Gouvernement du Québec –
Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.



Bayard Canada Livres

4475, rue Frontenac, Montréal (Québec) H2H 2S2

Téléphone : 514 844-2111 ou 1 866 844-2111

edition@bayardcanada.com

bayardlivres.ca

Imprimé au Canada

Offert en version numérique



978-2-89579-916-0

bayardlivres.ca

NICOLE RICALENS-POURCHOT

Les facéties des
expressions
françaises

VesalBookshop.com



VesalBookshop.com

Les facéties des expressions françaises

« **U**ne locution est [...] une expression d'origine marginale – le plus souvent technique, argotique ou affective, stylistique – qui est passée dans la langue commune avec une valeur métaphorique et s'y est conservée sous une forme figée et hors de l'usage normal. [...] Une langue est sans doute « le miroir d'un peuple », mais moins qu'on ne le croit et autrement qu'on ne le croit et, à chercher derrière chaque mot une cause externe et matérielle, on finit par fausser les faits. »

Pierre Guiraud, *Les locutions françaises*, p. 7, 13

VesalBookshop.com

Préface

L*es facéties des expressions françaises* est le troisième ouvrage consacré aux facéties de la langue française, après *Les facéties du français* et *Les facéties de la francophonie*.

Facétieuses nos expressions? Certaines le sont, certes! Entendons par là qu'elles sont plaisantes, mystérieuses ou surprenantes par leur origine ou leur signification, cachottières par leur sens ou leur vocabulaire, parfois trompeuses parce qu'elles sont forgées sur des blagues, porteuses de confusion ou même d'erreur.

Nous nous limiterons ici à n'utiliser que le terme *expression* et non pas *locution*, la différence de sens existant entre l'un et l'autre termes est nulle; ce sont des synonymes sauf que la *locution* « manière de parler » recouvre un aspect formel qui ne vaut pas pour l'*expression* « manière de s'exprimer » : en effet, si une préposition, une conjonction ou un adverbe est forgé de plusieurs mots et non pas

d'un seul, on aura affaire à une locution prépositionnelle (ex : le long de), une locution conjonctive (ex : de sorte que) ou adverbiale (ex : au-delà de).

En rhétorique, une *expression* est d'abord « un segment figé », c'est-à-dire qu'il représente une unité de forme et de sens et l'on ne peut remplacer un des éléments par un équivalent de même sens : par exemple dans *tenir pour acquis*, *tenir* ne peut être remplacé par *prendre*, ce qui serait un anglicisme et *casser sa pipe* ne peut être remplacé par *briser sa pipe*. L'*expression* présente ensuite bien souvent des écarts par rapport à la norme grammaticale : *faire chou blanc* (suppression de l'article), *l'échapper belle* (un adjectif féminin qui se réfère à un pronom *l'*, sans antécédent).

« Cette unité de forme et de sens, dit Guiraud, constitue la marque de toute expression. »

De plus, et c'est un des traits importants de nombreuses expressions, elles ont recours à un sens figuré, à une image ou métaphore, ce qui lui donne un caractère pittoresque. Une *expression* « n'est donc qu'une manière de parler d'origine marginale passée dans la langue commune bien souvent avec une valeur métaphorique et conservée sous une forme figée » (P. Guiraud). Ce sont ces *expressions* spécifiques à chaque langue que les linguistes appellent *idiotismes*, soit les gallicismes pour le français, et qui présentent beaucoup de difficultés aux apprenants étrangers car traduire

une *expression* mot à mot dans une autre langue n'apporte généralement aucune compréhension satisfaisante et conduit à une impasse.

Notons qu'un grand nombre d'expressions se comprennent aisément : *tenir compagnie, mettre en doute, chercher midi à 14 heures, faire bonne chère, mettre le pied à l'étrier, avoir le cœur sur la main...* D'autres sont tout à fait compréhensibles pour qui possède un certain bagage culturel : *montrer patte blanche, pleurer comme une madeleine, tomber dans les bras de Morphée, se reposer sur ses lauriers, séparer le bon grain de l'ivraie...*

Ce ne sont pas ces expressions-là qui retiennent notre attention dans cet ouvrage mais celles qui sont facétieuses. En effet, certaines sont parfois surprenantes se composant de mots imprévisibles, et connaître le sens de chacun des mots n'aide pas à connaître le sens du groupe, ainsi *croquer le marmot, avaler des couleuvres, les carottes sont cuites...*

Certaines paraissent tout à fait plaisantes et même absurdes à la lecture comme *fier comme un pou* ou *faire des gorges chaudes de quelqu'un, fagoté comme l'as de pique, copains comme cochons...* si l'on en ignore l'étymologie.

D'autres sont exposées à de fausses interprétations : le fait que certains des termes qui la composent aient un sens ancien qui n'est plus perçu aujourd'hui pose des pièges : ainsi *demeure* dans

il n'y a pas péril en la demeure, manteau dans agir sous le manteau, couvert dans donner le gîte et le couvert, soupe dans trempé comme une soupe... si bien qu'il en est fait une lecture erronée... qui à la longue est acceptée. « Il est nécessaire de repérer la date de l'entrée du mot ou de l'expression dans la langue, en trouver alors le sens le plus fréquent qui aurait donné naissance à l'expression », suggère avec raison Pierre Guiraud.

D'autres expressions comprennent des termes qui ne s'emploient plus aujourd'hui et le sens en reste sibyllin ainsi à *tire-larigot, avoir maille à partir, prendre ses cliques et ses claques, à brûle-pourpoint...*

D'autres encore ont glissé de sens au cours des siècles et peuvent même signifier le contraire du sens original : *tirer les marrons du feu, avoir du pain sur la planche...*

Certaines font appel à des coutumes qui n'ont plus cours ou font allusion à des faits historiques plus ou moins occultés les rendant ainsi mystérieuses : *aller au diable vert, compter pour du beurre, casser sa pipe, être Gros Jean comme devant, les Anglais sont arrivés, payer en monnaie de singe, tomber en quenouille, c'est un nom à coucher dehors, être dans de beaux draps, reprendre du poil de la bête...*

Il en est aussi dont les constructions grammaticales anciennes sont difficiles à décoder : *à qui mieux mieux, de guerre lasse, l'échapper belle, de but en blanc...*

De nombreuses origines obscures font discourir les linguistes : *laisser pisser le mérinos, c'est la fin des haricots, se faire appeler Arthur, vingt-deux, v'la les flics...*

Il existe aussi des expressions peut-être mal comprises au départ et qui aboutissent à des contresens : *mariage pluvieux, mariage heureux* ne serait-ce pas plutôt « mariage plus vieux, mariage heureux », *qui dort dîne* ne serait-ce pas « celui qui prend chambre à l'auberge doit aussi prendre le repas... » ?

Réserveons pour la fin celles dont l'étymologie n'est que blague : *courir comme un dératé, aux calendes grecques, à la saint Glinglin...*

Dans ce recueil nous avons tenté, à l'aide de documents existants, de donner aussi clairement que possible l'origine de certaines expressions courantes et souvent assez mystérieuses, les différentes interprétations qui en sont faites au cours des siècles et d'expliquer en quoi elles sont facétieuses tout en les illustrant d'anecdotes ou de citations. De plus, dans la mesure du possible nous avons recherché dans la francophonie des expressions équivalentes sans toutefois donner leurs origines qui, pour la plupart, sont récentes et évidentes, mais elles n'en sont pas moins un important enrichissement pour notre langue commune internationale.

Nicole Ricalens-Pourchot

VesalBookshop.com

À bâtons rompus



« De manière peu suivie »

Faut-il prendre cette expression dans son sens littéral ? Évidemment non ! Car dans une conversation à *bâtons rompus*, il ne s'agit pas, comme on pourrait l'imaginer, de casser du bois sur le dos de son interlocuteur mais plutôt d'entretenir une conversation peu suivie avec interruptions et changements de sujet.

L'origine de cette expression est obscure. Son histoire semble avoir traversé les siècles : elle pourrait être lointaine et remonter au Moyen Âge. En effet, par extension, le *bâton* désigne une « ligne linéaire » et dès le XII^e siècle, il s'applique en héraldique à « une bande verticale représentant des bâtons embrouillés ». On retrouve également ce bâton en architecture et en tapisserie : les *bâtons rompus* sont des « baguettes brisées servant de motifs décoratifs ».

Une autre explication pourrait se trouver dans le vocabulaire de la menuiserie où un parquet *à bâtons rompus* en est un dont les lames sont posées par rangées formant un angle droit.

Quelle que soit son origine, cette expression fait allusion ultérieurement à la musique militaire (XIX^e siècle), en l'occurrence aux battements de tambour *à bâtons rompus*, ce qui consistait à donner deux coups successifs avec chaque baguette sans produire le roulement continu habituel, autrement dit « interrompre une forme de musicalité pour lui en substituer une autre ».

Aujourd'hui, le caractère haché, discontinu de cette musique ne qualifie plus que l'écriture et surtout les propos décousus... même si jadis, on pouvait aussi *travailler* ou *dormir à bâtons rompus*, c'est-à-dire de manière peu suivie.

**« Cette conversation se faisait à bâtons rompus
à travers la partie et au milieu des appréciations
que chacun se permettait. »** (Balzac, *Modeste Mignon*, 1844)

À brûle-pourpoint



« Brusquement, sans ménagement »

Pourquoi cet anachronisme vestimentaire dans notre français d'aujourd'hui ? Le pourpoint en effet, ne se porte plus depuis des siècles... et pourtant l'expression demeure même si parmi ses utilisateurs, certains ne savent pas que ce vêtement d'homme, souvent brodé, couvrait le torse jusqu'au dessous de la ceinture ; toutefois, il se portait encore du temps de Molière :

« [...] une femme en sait toujours assez

Quand la capacité de son esprit se hausse

À connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse. »

(Molière, *Les femmes savantes*, acte II, scène VII, Chrysale)

Pour brûler l'habit de son adversaire, lors d'un duel au pistolet, il fallait donc s'approcher soudainement de celui-ci « à bout portant », c'est-à-dire « de très près », et le surprendre. L'idée de brusquerie et de surprise demeure dans l'expression au figuré employée d'abord lors d'une conversation puis dans un contexte quelconque.

VesalBookshop.com

Agir sous le manteau



« Agir secrètement, clandestinement »

S'agit-il du vêtement chaud à longues manches que nous portons en hiver ? Détrompez-vous, ce serait une erreur de le croire ! Il s'agit, en fait, du manteau de la cheminée, cette partie en saillie au-dessus du foyer.

Dès le Moyen Âge, les cheminées étaient construites très vastes et certaines d'entre elles comprenaient des bancs de chaque côté de l'âtre *sous le manteau*. Ce confort permettait la conversation intime et même secrète : on se faisait ainsi des confidences bien au chaud. C'est de là que viendrait l'expression *parler sous le manteau*. Au sens figuré, plusieurs activités peuvent se pratiquer clandestinement : *circuler, publier*, et tout particulièrement *vendre* des ouvrages ou des objets interdits.

Il y eut toutefois confusion avec les homonymes sur le sens de cette expression et c'est le plus souvent « le vêtement » auquel pense le locuteur... au point qu'au Gabon, là où le manteau trop chaud ne se porte pas, lui est substitué le *chemisier* et, dit-on, *les produits de beauté circulent sous le chemisier*, c'est-à-dire « en secret », « en cachette ». Dans cette nouvelle expression, se trouvent à la fois un glissement de sens (passer de la cheminée au *vêtement*) et la substitution de manteau par *chemisier*!

VesalBookshop.com

À la bonne franquette



« Tout simplement, sans façon »

Quiconque, à la lecture de cette expression et sans en connaître l'emploi précis, serait peut-être tenté de demander : Pourquoi franquette ? Qui est franquette ? S'agirait-il ici d'une enseigne de restaurant ou d'hôtel dont la tenancière s'appellerait Franquette ?

Il n'en est rien ! Il n'est pas question d'une personne mais d'un diminutif populaire féminin d'un mot normando-picard *franc*, « de condition libre », « sans entrave ni gêne » ; sens que l'on retrouve encore par exemple dans *franchise postale*, « exemption de la taxe sur la correspondance ».

Initialement, au XVII^e, on disait soit *à la franquette*... soit *à la bonne franquette*, comme Molière :

« Confessez à la bonne franquette que vous êtes médecin. » (*Le Médecin malgré lui*)

Ce sens de « franchement, tout bonnement », qui était plus proche du sens initial étymologique de *franc*, glisse avec le temps vers « sans façon », « sans cérémonie » et c'est ainsi que l'emploie Louis Aragon :

« En redingote, une cravate moutarde et un col cassé [...] c'était un peu ridicule sous cette chaleur [...] le laisser-aller du docteur à la bonne franquette était autrement sympathique. » (*Les Beaux Quartiers*)

Aujourd'hui, cette expression s'emploie le plus souvent pour une invitation à dîner d'un hôte ou d'une hôtesse qui ne mettra pas les petits plats dans les grands mais recevra en toute simplicité, « à la fortune du pot ».

N.B. Cette expression, pense Duneton, pourrait apparaître en opposition à celle du XVI^e siècle : *à la française* qui signifiait « avec beaucoup d'obligeance et d'arrangement » et même « luxueusement ».